

Edouard VII : le plus français des rois anglais

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS
13/05/1999

«Travaille, fais tes devoirs, apprends tes leçons. » Le malheureux Albert-Edouard, futur roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard VII (1841-1910), fut sans cesse bombardé par ces rappels à l'ordre qu'on lui cornait aux oreilles, pendant les années d'enfance et d'adolescence. Son père, le prince consort Albert de Saxe-Cobourg, mari de la reine Victoria, était d'origine allemande ; il avait gardé de ses ascendances teutones et de ses cousinages belges l'habitude de n'apprécier que la besogne bien faite, à raison de dix heures de travail par jour, en bonne moyenne : c'était un acharné au labeur, à la manière d'un métallo saxon, d'un mineur du Borinage ou d'un boutiquier flamand du port d'Anvers.

La mère, Victoria, secondait sans faiblir Albert l'Infatigable, et tançait sans désespérer le jeune Albert-Edouard dont la paresse intellectuelle, en revanche, était devenue proverbiale de Brighton à Glasgow, et depuis Londres jusqu'à Bristol. Bien des années plus tard, les caricaturistes européens s'amuseront à décrire Tum-Tum, alias Gros-bide (c'était le surnom d'Edouard, devenu obèse avec l'âge) que sa mère mettait soi-disant au piquet pour le punir, tandis qu'elle se consolait de la fainéantise de ce rejeton en contemplant le buste adoré de feu Albert.

Le futur roi de la quasi-décennie 1901-1909 ressemblait assez, en son vert paradis des années enfantines et post-enfantines, à ces jeunes garçons de notre temps qui, pleins de charme quand même, sont incapables d'ouvrir un livre, mais se délectent par contre grâce aux BD ou aux TV, à moins qu'ils ne s'adonnent à d'interminables jeux électroniques. Albert-Edouard, en sa période d'éducation, se chauffait à peu près du même bois ; mais en un XIX^e siècle sous-développé quant aux technologies, son électronique à lui, c'était la planète entière.

Il faisait alterner et il fera encore alterner, sa vie durant, les séjours en Ecosse où il chassait la grouse, et puis les villégiatures à Biarritz, à Cannes, les escapades au Danemark, où il prendra l'habitude de retrouver la famille (royale) d'une princesse scandinave qui deviendra son épouse.

Hors d'Europe, c'était l'Amérique du Nord : tout jeune, il rendit longuement visite à ce sous-continent, de Montréal au Mississippi, terminant le parcours US par un pèlerinage au tombeau de George Washington, près de quoi il planta un arbre, sans rancune à l'égard du grand homme grâce auquel les « treize colonies » de la côte Est avaient acquis leur indépendance. La chasse, encore elle, mobilisait ses passions voyageuses : il tirait le crocodile en Haute-Egypte, l'éléphant et le tigre en son « Empire » des Indes. C'était le plaisir aristocratique par excellence, que venaient accroître les visites de courtoisie qu'il rendait aux maharadjahs indiens ; ils lui étaient reconnaissants d'avoir pour eux des égards auxquels ne les avait point habitués l'administration coloniale venue d'Angleterre. Après la chasse, le tabac : les cigares aux dimensions de bâtons de chaise étaient les habituels compagnons d'Edouard, sur les photos officieuses voire officielles ; ils devaient, à un âge point trop jeune il est vrai, le conduire à sa perte par maladie de poitrine. Le visage orné d'un cigare était surmonté d'un haut de forme ou d'un chapeau melon impeccable, dont le porteur n'avait pas son pareil pour s'y connaître en médailles, uniformes et décorations. Enfin les femmes : l'une de ses amies fut une certaine Melba qui devait donner son nom au sorbet de pêche qu'on qualifie de ce terme.

Edouard appartenait aussi, et c'était méritoire, à une race dont on ne sait trop si elle est en voie de disparition. Je veux dire celle des Anglais francophiles.

Il adorait notre pays et spécialement sa capitale qui le lui rendait bien. Elle offrait à profusion ce que la vertueuse Angleterre, puritaine ou simplement hypocrite, n'octroyait qu'en catimini ou à petites doses. Moulin de la Galette, Moulin Rouge sinon Folies-Bergères... Personnage de Rubens, et qui dépassait largement les cent kilos, Edouard était digne assurément de figurer parmi les protagonistes des lithographies de Toulouse-Lautrec.

Plus sérieusement, il est le grand témoin et l'un des acteurs du recentrage du Royaume-Uni, en faveur de la France. Sa mère, Victoria, princesse d'origine allemande, épouse d'Allemand, était germanophile ; elle regrettait presque que la Grande-Bretagne n'ait point guerroyé contre nous avec la Prusse en 1870. En sens inverse, Edouard, mari d'une Danoise, déplorait le charcutage auquel les Hohenzollern s'étaient livrés à l'encontre du malheureux Danemark au cours des années 1860.

Dès 1878, pilier des bons cabarets parisiens, ce roi constitutionnel préconisait l'Entente cordiale franco-anglaise. Après la crise de Fachoda (1898), il réparait les pots cassés lors d'un voyage historique à Paris en 1903. C'était un solide prélude pour l'accord de 1904, qui scellera l'alliance franco-britannique, par-delà deux guerres mondiales et jusqu'à nos jours. Les campagnes francophobes que mène depuis Londres en cette fin du XX^e siècle un journal comme le Sun ne peuvent rien changer au fait que France et Angleterre forment maintenant un vieux couple ; les scènes de ménage y sont fréquentes mais on ne va jamais, fort heureusement, jusqu'à s'envoyer les assiettes à la figure. Merci Edouard ! Incidemment, qu'aurais-tu pensé, toi l'homme de paix, du fait que ton pays (Tony Blair aidant) mène aujourd'hui deux guerres aériennes, certes limitées, contre l'Irak et contre la Serbie. Une de trop ? Il me semble entendre monter, du fond de la campagne anglaise, des voix qui font appel au vieux fantôme ventru de la monarchie d'outre-Manche : Edouard, réveille-toi, ils sont devenus fous.

La courte biographie de ce monarque, due au modeste talent de plume de deux auteurs, n'est certes pas un chef-d'œuvre immortel. Tant s'en faut ! Il s'agirait plutôt, comme disent les Allemands, d'un livre « de seconde garniture ». L'espérance de vie d'un tel ouvrage s'avérera vraisemblablement assez courte et le linceul du temps ne devrait point tarder à le recouvrir. Souhaitons que la terre lui soit légère !

Une solution éditoriale plus durable, dans le genre, ne serait-elle pas à chercher du côté d'un grand livre documentaire d'André Maylunas et Sergei Mironenko (1), A lifelong passion ? Deux auteurs, parmi lesquels un archiviste russe, ont consacré ce recueil aux correspondances des derniers rois et empereurs de la Belle Epoque : soit l'oncle Bertie (c'était le surnom d'Edouard VII), l'empereur russe Nicolas II et sa femme, l'empereur allemand Guillaume II et quelques autres ; ils étaient tous cousins entre eux, sous le parapluie de la reine Victoria, grand-mère de l'Europe en 1900. Souhaitons donc qu'un PEC (en d'autres termes un petit éditeur courageux) entreprenne la traduction française de ce gros volume de correspondances interprincipières, dont les lecteurs anglo-saxons et russes ont déjà fait leurs délices.



Edouard VII, fils de la reine Victoria : un francophile convaincu.

(Photo Rue des Archives/FIA.)
